**TEXTES ANTIQUES (LATINS)
EPREUVE ECRITE /COMMUNE**

**Louis AUTIN, Pierre-Alain CALTOT,
Pauline DUCHÊNE, Marine MIQUEL**

Coefficient : 3

Durée : 6 heures

Appréciation générale

Sur le thème de « La guerre et la paix », les candidat·e·s de cette session ont travaillé pour la première fois sur le nouveau format de l'épreuve « Textes antiques ». Alors que, jusqu'à présent, il s'agissait d'élaborer le commentaire d'un texte latin donné avec sa traduction (300-400 mots), dont une partie seulement (100 à 130 mots) était à traduire, les candidat·e·s ont désormais un texte de version distinct du texte à commenter. Le titre « Miséricorde inouïe des barbares lors d'un sac de Rome » introduisait ainsi un extrait de *La Cité de Dieu* d'Augustin à commenter (I, 6-7), tandis que la traduction portait sur un passage de *L'institution oratoire* de Quintilien (VIII, 3, 68-69).

Les membres du jury précisent tout d'abord que, même s'ils s'inscrivent chacun dans le programme de la session, les deux textes sont parfaitement indépendants. Il est toutefois possible, quoique non nécessaire, qu'un lien thématique plus étroit unisse les deux parties du sujet. En l'espèce, la description par Quintilien du pouvoir rhétorique du terme *euersio* n'était pas sans lien avec l'objet de la réflexion d'Augustin, qui traite précisément du sac de Rome de 410. Dans cette situation, il est permis aux candidat·e·s (même si cela ne constitue pas un attendu du jury) de se référer au texte de la version dans leur commentaire, comme certain·e·s l'ont fait avec justesse, nous y reviendrons.

La dissociation du texte à traduire et du texte à commenter a eu une conséquence à première vue marginale, en réalité importante, et en tout cas significative, contre laquelle le présent rapport voudrait prémunir les préparateurs. Plusieurs copies ont en effet complètement négligé la partie version, rendant soit une copie blanche, soit un texte purement et simplement inventé, élaboré en décalquant les mots latins en des mots français phonétiquement proches. Une telle opération n'a évidemment pas de sens dans une épreuve dont l'objet est, précisément, le texte latin. Non seulement elle a abouti à des notes de version-très faibles (en pratique presque systématiquement 0, le jury n'étant pas enclin à la bienveillance envers des productions qui contournent ainsi l'esprit de l'épreuve), mais, bien souvent, le temps réinvesti dans le commentaire n'a pas non plus permis d'aboutir à un devoir satisfaisant du point de vue des attendus de cette autre partie de l'épreuve. Cela n'est, au fond, guère surprenant. Quitte à répéter une antienne des rapports précédents, l'exercice de commentaire d'un texte latin, même quand celui-ci est accompagné d'une traduction, suppose une attention constante à la lettre même du texte à expliquer. Les étudiant·e·s qui n'ont pas travaillé assez sérieusement à l'apprentissage des bases de la langue latine sont malheureusement voués à fonder leur interprétation sur la traduction, oubliant de citer le texte dans sa langue originale ou multipliant

les erreurs grossières quand ils le font. Inversement, il n'y a rien de paradoxal à ce que l'intelligence de la langue (ou du moins une certaine familiarité avec elle) ait souvent aidé les candidat·e·s à comprendre les enjeux littéraires du passage, en leur permettant de s'appuyer sur le repérage et sur le commentaire de faits de langue précis. Le recours à un lexique rigoureux et idoine est en effet attendu de la part du jury pour étayer les remarques littéraires et stylistiques.

Si le nombre de copies extrêmement fragiles dans la partie version et moyennes ou acceptables en commentaire se compte sur les doigts d'une main, preuve que la « stratégie de l'impasse » n'est en aucun cas la bonne, les conséquences du changement de format de l'épreuve se constatent ailleurs, dans la proportion de copies d'une grande faiblesse en traduction (plus de 95% de taux d'erreur), qui a bondi cette session de manière alarmante : plus de 10% des copies, contre moins de 5% en 2023 et moins de 2% en 2022... Il ne s'agit évidemment pas de rapporter cette augmentation inquiétante à une soudaine baisse du niveau des préparateurs, mais bien plutôt à l'idée, qu'une mauvaise appréhension du nouveau format d'épreuve pourrait encourager, selon laquelle la version deviendrait un enjeu secondaire, voire facultatif, de l'exercice. Répétons donc une dernière fois qu'un tel pari rend un très mauvais service aux candidat·e·s, qui pensent pouvoir commenter un texte latin sans aucune connaissance de la langue, carence à laquelle le jury se montre et se montrera plus sensible encore que les années précédentes. Nous conseillons donc aux futur·e·s candidat·e·s de continuer à traduire le texte latin au début de l'épreuve, faute de quoi le temps nécessaire à cette partie de leur tâche risquerait d'être rongé par leur travail sur le commentaire. Quitte à se fixer une durée limite pour la version, avant d'éventuellement y revenir en fin d'épreuve, il paraît crucial de sanctuariser un temps donné (propre à chacun·e) à la traduction, où les candidat·e·s sérieux, même s'ils pensent manquer d'assurance en langue, pourront récolter de précieux points, plus difficiles à obtenir en commentaire, où les écarts de niveaux sont moins aisément perceptibles.

Après ces prolégomènes qui nous sont imposés par la nouvelle mouture de l'épreuve, nous pouvons proposer quelques éléments de reprise sur ses deux parties, en renvoyant pour des remarques méthodologiques plus détaillées aux rapports précédents. Notons pour terminer que, sur les 277 copies rendues qu'a corrigées le jury, il faut se féliciter de trouver encore des candidat·e·s d'un niveau honorable en latin (même s'il ne s'est trouvé aucune version excellente, c'est-à-dire dépourvue de contresens) et capables d'analyses construites, subtiles et informées en commentaire. Dans la logique du concours, le jury a récompensé les meilleures copies en utilisant toute l'échelle des notes, et a attribué trois fois la note de 19, deux fois celle de 19,5 et une fois celle de 20, pour une moyenne générale qui s'est établie à 9,92.

Reprise de la version

Connu des spécialistes de rhétorique, et plus largement de toutes celles et ceux qui s'intéressent à l'*enargeia/euidencia*, l'extrait de l'*Institution oratoire* de Quintilien présentait une difficulté majeure, sa dimension autonymique, que le chapeau devait lever entièrement. Nous y précisons en effet à l'intention des candidat·e·s que Quintilien proposait dans ce passage une réflexion autour de la signification – et plus exactement des connotations – du terme *euersio*, clairement encadré de guillemets à la fin du passage, et dont nous donnions le

sens dans le même court texte introductif. Ces explications devaient lever le voile d'un texte sans grande difficulté syntaxique ou lexicale, mais de nombreuses copies, qui pourtant semblaient connaître un peu de latin, sont restées étrangères à la réflexion sur la langue qu'ouvrait Quintilien, et dont la première phrase du texte fournissait un excellent exemple. Il convient donc, une fois de plus, d'engager les futur·e·s candidat·e·s à s'appuyer sur toutes les informations que le jury leur donne, et dont aucune n'est superflue. Sans répéter des conseils déjà prodigués, nous insistons enfin sur la nécessité absolue de connaître ses déclinaisons pour éviter des associations fantaisistes, et sur l'apport réel qu'un repérage préalable des conjonctions de coordination pouvait représenter pour un texte comme celui-ci.

At si aperias haec, quae uerbo uno inclusa erant, apparebunt effusae per domus ac templa flammae et ruentium tectorum fragor et ex diuersis clamoribus unus quidam sonus, aliorum fuga incerta, alii extremo complexu suorum cohaerentes et infantium feminarumque ploratus et male usque in illum diem seruati fato senes.

Le *at* qui ouvrait le passage avait un sens adversatif, Quintilien ayant auparavant évoqué l'exemple d'un orateur qui se serait contenté d'une simple phrase pour dire la prise d'une ville ; les candidat·e·s ne pouvant pas le savoir, la traduction par « et » a été acceptée ; la non-traduction a en revanche été sanctionnée. La phrase était constituée d'une protase introduite par *si* + indicatif, autour d'un subjonctif de possibilité à la 2^e personne pour lequel la meilleure traduction passait par le pronom indéfini « on », et d'une apodose dont le verbe, *apparebunt*, était au futur et avait pour sujet une succession de nominatifs (*flammae*, avec son épithète *effusae*, participe parfait passif du verbe *effundere*, qu'on ne devait pas confondre avec l'adjectif *effusus*, -a, -um, puis successivement *fragor*, *unus quidam sonus*, *fuga incerta*, *alii... cohaerentes*, *ploratus*, *seruati... senes*). La protase était elle-même constituée d'une principale et d'une proposition relative développant le pronom démonstratif *haec*, antécédent de *quae*, pronom relatif sujet du plus-que-parfait passif *inclusa erant*, auquel était adjoint le complément à l'ablatif *uerbo uno*, qu'on ne pouvait dissocier. Des confusions se sont en particulier produites dans l'identification des divers compléments : la conjonction *ac* liait *domus* et *templa* au sein d'un complément de lieu introduit par la préposition *per* ; le complément du nom *fragor*, *ruentium tectorum*, regroupait un participe présent (qu'on traduira préférentiellement par une proposition relative : « qui s'écroulent ») et un nom au génitif pluriel (*tecta* pouvait aussi être traduit par « maison ») ; *ex diuersis clamoribus* renvoyait à la composition de la clameur. Si l'adjectif *unus* devait sans surprise être traduit par « un seul », l'adjectif *quidam* a pu être plus délicat à rendre. Différentes propositions ont été acceptées, la meilleure étant sans doute « une sorte de », préférable à « une certaine ».

La suite du passage confrontait les candidat·e·s à des tours typiques du latin, dont la connaissance est attendue. Tout d'abord, la répétition d'*alios* à des cas différents marque ici la diversité et doit être traduite par le tour « les uns... les autres... ». Ensuite, le possessif réfléchi au génitif pluriel *suorum* devait être rattaché à *alii* : s'il a parfois bien été repéré, il a souvent occasionné des traductions fautives, dans la mesure où *alii* est au pluriel. *Sui*, employé ici sans substantif, désigne donc non pas « les siens » mais « les leurs », au sens des proches de quelqu'un. *Suorum* complète le syntagme *extremo complexu*, dont l'ablatif se justifie par la construction du verbe *cohaerere*. Les deux derniers syntagmes au nominatif ont provoqué des

confusions dans les copies : le premier, *infantium feminarumque ploratus*, est composé d'un substantif au nominatif développé par deux génitifs coordonnés (*infantium feminarumque*) ; le second a souvent été mal segmenté : le participe au nominatif *seruati* (... *senes*) est enrichi de deux compléments, un agent à l'ablatif (*fato*) et un complément de temps indiquant la durée (*usque in illum diem*). Enfin, l'adverbe *male* porte sur l'ensemble de la proposition.

Proposition de traduction : « En revanche, si l'on expose ce qui était contenu dans une seule expression, apparaîtront les flammes qui se propagent à travers les maisons et les temples, le fracas des toits qui s'écroulent et une sorte de clameur unique, composée de cris divers, la fuite désordonnée des uns, l'ultime accolade des autres enserrant les leurs, les lamentations des femmes et des enfants et les vieillards que le destin a gardés en vie jusqu'à ce jour pour leur malheur. »

Tum illa profanorum sacrorumque direptio, efferentium praedas repentantiumque discursus, et acti ante suum quisque praedonem catenati, et conata retinere infantem suum mater, et sicubi maius lucrum est, pugna inter uictores.

La série de nominatifs (*direptio, discursus, quisque, mater* et *pugna*) qui ouvrait la deuxième partie du passage, lorsqu'ils ont bien été analysés comme tels, n'a pas mieux été comprise que dans la première phrase. Il fallait à nouveau sous-entendre *apparebunt*, sur lequel portait le *tum* (« apparaîtront alors »), ou à tout le moins un verbe *est/erit* (« il y a »/« il y aura ») qui donnait son sens à la phrase. Un rendu en français de ces nominatifs comme des sujets d'un verbe qui se faisait attendre et n'apparaissait finalement pas frôlait le non-sens et a donc été sanctionné.

Mais les contresens se sont de toute façon accumulés ailleurs. Si le premier groupe a généralement bien été compris (« ce pillage des choses/des lieux/des objets profanes et sacrés », le jury se montrant très tolérant sur l'interprétation des neutres pluriels *profana sacraque*), le deuxième est quasi systématiquement demeuré incompris aux traductrices et traducteurs. La méconnaissance de la morphologie du participe présent, qui n'est certes pas la plus simple, mais demeure essentielle dans la syntaxe latine, a empêché d'analyser correctement *efferentium* et *repentantium*, deux participes substantivés au génitif pluriel complétant *discursus* (« de ceux qui emportent » et « de ceux qui retournent chercher »). Une autre erreur fréquente a consisté à construire sur le même plan *praedas*, COD en facteur commun des deux participes, et *discursus*, nominatif pluriel sujet de la proposition. Littéralement, on devait comprendre : « les courses en tous sens de ceux emportant et retournant chercher le butin ».

Trois autres propositions en polysyndète (*et... et... et*) poursuivaient l'énumération. Dans la première, il fallait identifier comme sujet *quisque*, suivant comme de juste en latin (pourtant postclassique ici) le possessif *suum*, et avec lequel s'accordait par syllepse (ce qui constituait une petite difficulté) les participes *acti* et *catenati*. En aucun cas, *quisque* (nominatif) ne pouvait être ramené à *suum* ou *praedonem* (accusatifs). Le sens, mot-à-mot, était donc : « chaque homme (*quisque*) poussé (*acti*), enchaîné (*catenati*), devant son pillard ». Dans le segment suivant, il n'y avait pas de véritable difficulté, si l'on connaissait ses déponents (ici *conari*) ; pourtant, la bonne traduction (« la mère s'étant efforcée de retenir son enfant ») a souvent été concurrencée par une interprétation très libre de la proposition, qui ne respectait pas les règles

d'accord de base du latin. Enfin, la phrase se terminait sur une proposition simple (*pugna inter uictores*), plutôt bien traduite (« le combat entre les vainqueurs »), dont dépendait une subordonnée dont la seule subtilité résidait dans la forme du comparatif neutre (*maius*) s'accordant avec le substantif *lucrum* (« si quelque part il y a un plus grand gain »).

Proposition de traduction : « Apparaîtront alors ce pillage des lieux profanes et sacrés, ces va-et-vient des soldats qui emportent ou retournent chercher leur butin, ces hommes enchaînés, poussés chacun devant celui qui l'a fait prisonnier, cette mère qui s'efforce de retenir son enfant, et, partout où il y a un peu plus de gain à récolter, ce pugilat entre les vainqueurs. »

Licet enim haec omnia, ut dixi, complectatur « euersio », minus est tamen totum dicere quam omnia.

La dernière phrase a donné lieu à de nombreuses erreurs, dues sans doute au manque de temps et à la fatigue, mais aussi et surtout au fait que les candidat·e·s n'avaient souvent pas compris la perspective linguistique de Quintilien, pourtant clairement énoncée au début du texte. Cela les a empêché·e·s de noter qu'*euersio* était entre guillemets, mais aussi que l'adverbe *enim* présentait cette phrase comme la conclusion logique de l'ensemble du passage.

La première difficulté était la nature de *licet*, mais elle était aisément levée par une analyse grammaticale méthodique préalable à la traduction, ainsi que par une attention à l'aide qu'apportait la ponctuation. Il était en effet impossible que *Licet* et *complectatur* soient sur le même plan, à plus forte raison si l'un était à l'indicatif et l'autre au subjonctif : il en résultait que *licet* ne pouvait qu'être une conjonction de subordination, dont dépend *complectatur*. Une fois cette difficulté levée, l'analyse du cas d'*euersio* et la troisième personne du singulier d'*complectatur* permettaient de comprendre qu'*euersio* était le sujet du verbe et *haec omnia* son COD.

Le jury a été étonné des nombreuses erreurs sur l'incise *ut dixi*, qui pourtant contenait une forme verbale simple et courante à l'indicatif et était clairement délimitée par deux virgules.

La seconde partie de la phrase était plus délicate à traduire, principalement en raison de l'opposition entre « *totum* » et « *omnia* », avec *dicere* en facteur commun entre les deux. Il fallait aussi comprendre que l'infinitif était le sujet du verbe *est* et *minus* son attribut. Le jury en a tenu compte de cette difficulté lors de la correction et a valorisé à chaque fois les bonnes traductions, ainsi que celles où les candidat·e·s, malgré un résultat parfois très maladroit, paraissaient avoir compris le propos de Quintilien.

Proposition de traduction : « De fait, bien que, comme je l'ai dit, l'expression « mise à sac » englobe tout cela, il est cependant moins lourd de le dire en gros (*totum*) que d'en énoncer le détail (*omnia*). »

Appréciation générale du commentaire

L'Antiquité tardive, objet de ce texte d'Augustin d'Hippone, n'est généralement pas bien connue des étudiant·e·s, dont les connaissances historiques sont souvent centrées sur les périodes tardo-républicaine et alto-impériale. Il n'est donc guère surprenant que peu de copies aient témoigné d'une familiarité (même limitée) avec les enjeux complexes de cette époque, ce

qui ne constituait au reste pas l'un des attendus du jury. Toutefois, on pouvait attendre de préparateurs ayant travaillé deux ans sur la thématique de la guerre et de la paix qu'ils aient entendu parler du sac de Rome en 410, que sa portée traumatique et symbolique constitue un événement majeur de l'histoire de l'*Vrbs*. Peu de copies ont cependant pensé à mettre en relation cet événement avec le sac de Rome par Brennus, distant de 800 ans (390 a. C.), dont le souvenir avait pourtant profondément marqué la mémoire culturelle romaine, ce qui pouvait constituer une bonne entrée en matière pour le commentaire. De manière plus générale, si on a parfois été heureux de lire de belles mises en contexte situant Augustin et son œuvre dans son cadre religieux, historique et politique, il semble que les candidat·e·s, peut-être désarçonné·e·s par le type de texte, aient eu de la peine à réinvestir leurs connaissances sur la thématique, contrairement à la tendance bien présente lors des sessions précédentes de *trop* les mobiliser, au mépris du texte lui-même. Il y avait pourtant matière à parler des coutumes de la guerre, de la guerre juste ou injuste, des pratiques de violence envers les civils, etc., pour appuyer l'explication.

La nature du texte et l'identité de l'auteur ne devaient pas déstabiliser des préparateurs habitués à la lecture de la littérature antique, tant la dimension rhétorique de l'extrait proposé était évidente et ouvrait la voie à un commentaire en partie axé sur ses caractéristiques oratoires. Las, pour une raison mystérieuse, un nombre proprement stupéfiant de copies a voulu faire d'Augustin (voire de Virgile !) un historien et a proposé d'étudier la « narration » du sac de 410, une erreur à première vue secondaire, mais qui révélait en réalité une compréhension fort mauvaise de la nature de l'extrait et conduisait à d'importants contresens. Les termes de « discours » ou de « sermon » ont été trop rares, et on ne saurait trop exhorter les futur·e·s candidat·e·s à prendre un peu de hauteur avant de se lancer dans le commentaire du passage pour en déterminer préalablement le genre (littéraire) et tenter de récolter toutes les informations dont ils disposent ou se souviennent sur l'auteur. Il ne s'agit bien sûr pas de plaquer une grille préalable à la lecture de l'extrait, mais bien plutôt d'éviter de graves erreurs de compréhension résultant d'un contresens originel sur le type de texte à expliquer – une approche que, du reste, ils et elles mobilisent sans doute déjà en littérature française. Le jury a ainsi été surpris de constater que trop peu de copies aient su mobiliser les connaissances pour expliquer la mise en œuvre rhétorique et argumentative d'Augustin, tant ce texte reprend des modalités on ne peut plus classiques en la matière, qu'il convenait de repérer et analyser dans le cadre du travail de commentaire.

Le jury a par ailleurs été très étonné de voir les candidat·e·s énoncer des jugements de valeur (positifs ou ouvertement critiques) sur Augustin et sur la religion chrétienne, qui sont évidemment à proscrire dans ce type d'épreuve. Au contraire, il était de bonne méthode de s'interroger au cours de la préparation au brouillon sur ce que signifie être chrétien au début du V^e siècle, et sur les implications de la position d'Augustin vis-à-vis de la cité terrestre, celle des Romains, opposée à la cité de Dieu, qui a fourni son titre à l'œuvre. À cet égard, le plus grand regret du jury cette année a été de constater qu'un nombre finalement faible de copies a saisi la pleine mesure de la dimension polémique de ce texte. Aborder un événement récent et aussi traumatique que le sac de Rome comme le fait Augustin, sans verser dans le pathétique, sans déplorer les ravages causés par les barbares dans l'*Vrbs*, sans même adopter le point de vue des Romains est éminemment signifiant. Le simple fait que l'auteur utilise la 3^e personne

pour désigner les Romains et qu'il ne s'inclue pas parmi eux (alors qu'il est, en droit, citoyen), l'opposition au « nous » indéfini de la communauté chrétienne, voilà ce qui pouvait aiguiller les candidat·e·s vers une analyse lucide de l'*ethos* du théologien. Cela leur aurait permis d'éviter un contresens récurrent sur les *exempla* de Marcellus et Fabius, qui ne sont en aucun cas des modèles, mais des illustrations de la thèse de l'auteur, selon laquelle la clémence manifestée par les barbares est d'origine divine et n'a jamais fait partie des pratiques de guerre romaine. L'éloge apparent de ces figures (*ab imperatore tam casto atque clementi*) a soit une dimension ironique (*nec illius castam misericordiam nec huius facetam continentiam*), soit un rôle argumentatif, et sans doute les deux à la fois : si même deux brillants (*egregius*) représentants du *nomen Romanum*, réputés pour leur modération, et pour cela devenus des figures exemplaires de l'histoire guerrière de l'*Vrbs*, n'ont pas épargné les personnes s'étant réfugiées dans les édifices religieux, à plus forte raison la plupart des généraux romains, moins vertueux que ces deux personnages, n'ont jamais fait preuve d'une telle miséricorde. On reconnaît là un raisonnement *a fortiori*, peu commenté dans les copies.

Cette année, le jury s'est satisfait que sa bataille de longue haleine contre les allitérations expressives et autres assonances symboliques ait enfin conduit à un net recul de ces outils d'analyse dans les commentaires. Plusieurs soucis formels sont cependant toujours à déplorer, à commencer par l'orthographe (combien de *Citée de Dieux...*), la mauvaise lecture d'éléments péritextuels (« A. d'Hippone », titre de l'extrait pris pour le titre de l'œuvre...) ou la fragilité du retour au latin, qui est pourtant essentiel, et dont il a été question plus haut. Sur la manière de citer le texte original, les correcteurs insistent sur une convention qui distinguera les latinistes un peu plus expérimenté·e·s que la moyenne : lorsque l'on commente un syntagme, par exemple celui de « temps chrétien », il est de bonne pratique de citer le(s) mot(s) latin(s) au nominatif (ainsi *Christianum tempus* et non *Christiano tempori*, comme cela figure dans le texte). Un mot ou groupe de mots fléchi n'a en effet de sens que dans une phrase qui justifie sa fonction, et donc son cas. Sur le même sujet, il est inutile de perdre du temps à relever le cas de tel ou tel terme, sauf à en tirer une analyse précise. Trop souvent, les candidat·e·s le mentionnent (et se trompent), ce qui n'apporte rien à la réflexion. Enfin, on se méfiera de notions passablement anachroniques qui semblent fournir des grilles d'analyse toutes faites à nombre d'étudiant·e·s. Nous avons lu beaucoup de remarques sur le caractère « subjectif » du texte d'Augustin – accompagnées de jugements de valeur sur l'absence d'« objectivité » fautive qui en découlerait –, sur la « recherche de la vérité », l'orientation « scientifique » voire « mathématique » qui aurait dû constituer, à en croire ces copies, l'idéal de l'auteur. Ces concepts ne s'appliquent que très imparfaitement à la littérature antique en général, mais sont parfaitement hors de propos dans un texte rhétorique comme celui-ci, dont l'objectif est de convaincre, et qui, quoique construit de manière logique, ne cherche pas le vrai mais le vraisemblable, comme toute production oratoire dans l'Antiquité. À nouveau, repartir des catégories anciennes devrait être le souci de tout·e candidat·e au moment de coucher sur le papier des pistes de commentaire d'un texte latin, quand bien même celui-ci est donné en traduction.

Éléments pour un corrigé

Plusieurs possibilités s'offraient aux préparateurs pour construire leur commentaire. Il était bien entendu possible d'élaborer un plan thématique. Dans ce cas, deux écueils se présentaient et ont grevé de nombreuses copies. Il fallait, d'une part, éviter de consacrer une partie séparée à la rhétorique (complétée par exemple par une partie sur le message chrétien et une partie sur le portrait des barbares, plan que nous avons souvent retrouvé). On tombait en effet dans le piège d'une distinction entre le fond et la forme, même si le jury a valorisé les analyses rhétoriques parfois pertinentes qui en émergeaient. D'autre part, on rappelle que construire un plan de commentaire comme celui d'une dissertation « traditionnelle », c'est-à-dire sous la forme d'un raisonnement dialectique, est pour le moins risqué. Dans ce cas de figure, également fréquent cette année, les copies présentaient dans leur deuxième partie des analyses (parfois très justes) qui contredisaient presque mot pour mot celles de la première partie. On a ainsi pu lire des commentaires dans lesquels le I montrait, au prix de contresens lourds, qu'Augustin dépeignait des portraits de Romains vertueux et cléments (Fabius et Marcellus), tandis que le II exposait les limites de ces portraits positifs et la nature profondément irrespectueuse des mêmes Fabius et Marcellus. Plus généralement, un plan thématique doit veiller à éviter les redondances : bien souvent, les deux premières parties du raisonnement auraient pu être fusionnées sans difficulté dans les copies que nous avons lues.

Quels que soient les axes retenus, il convenait d'y retrouver les trois aspects fondamentaux de cet extrait : il s'agissait d'un texte rhétorique maniant les grandes caractéristiques de l'art oratoire, imitant la forme d'un discours judiciaire pour montrer la culpabilité des Romains et la supériorité que confère aux barbares la culture chrétienne ; Augustin s'y livre à un renversement polémique des valeurs romaines, visible dans le traitement réservé à deux grandes figures exemplaires de l'histoire de l'*Vrbs* ainsi que dans le refus de toute tonalité pathétique pour évoquer le désastre de 410 ; sa démonstration a une visée apologétique marquée, qui cherche à démontrer dans un raisonnement logique et implacable la supériorité des valeurs chrétiennes sur les valeurs romaines. Ces différents fils pouvaient être tressés de multiples façons dans le commentaire.

Une possibilité qui est trop rarement envisagée par les candidat·e·s est celle du plan linéaire, qui offre une manière commode d'appréhender le déroulement d'un texte aussi progressif que celui-ci. Le jury profite donc de ce rapport pour rappeler qu'une étude linéaire peut s'avérer fructueuse dans certains cas et constituer un choix convaincant, en particulier dans un texte marqué par une progression rhétorique dans la démonstration de l'auteur, à condition qu'un tel plan soit bien structuré et porté par une dynamique d'écriture, impliquant des choix nécessaires de la part des candidat·e·s sur les points saillants qu'ils et elles retiennent du texte. Ainsi, le premier paragraphe présente la thèse générale d'Augustin, les deux paragraphes suivants livrent des *exempla* que l'auteur déconstruit dans un raisonnement logique limpide, et le dernier paragraphe déroule les conclusions de la démonstration, aboutissant à la profession de foi finale. Cette construction, qui a le mérite de l'évidence, pouvait conduire à un très bon commentaire, à condition bien entendu de ne pas faire preuve de myopie et de mettre en relation l'analyse de chaque mouvement avec la problématique définie en introduction et les objectifs généraux d'Augustin dans le texte.

Proposons pour terminer ce rapport quelques pistes et points de détail en suivant donc l'ordre du texte.

- Le premier paragraphe exprimait d'emblée, sous la forme d'une question rhétorique (procédé récurrent dans le passage), l'objet de la démonstration d'Augustin, à savoir la clémence accordée aux vaincus réfugiés dans les édifices religieux lors du sac d'une ville. Bien entendu, le jury ne s'attendait pas à ce que les candidat·e·s dissertent sur les subtilités du droit canonique, mais il a été surprenant de ne quasiment pas lire l'expression « droit d'asile » dans les copies. Il s'agit pourtant d'une tradition bien représentée dans la littérature, de l'Antiquité (avec la tradition de l'*asylum*) jusqu'à *Notre-Dame-de-Paris*. De même, il a regretté qu'ils mobilisent peu les connaissances associées à la thématique (rôle de valeurs comme celles de la *clementia*, ou de la *fides*). L'entrée en matière est également l'occasion de constater à quel point Augustin s'extrait de la communauté romaine : les Romains apparaissent comme un peuple étranger (*Romanos ipsos uideamus*), distinct du *nos* chrétien dans lequel s'inclut l'auteur (l. 6), et les autorités littéraires (Salluste et Virgile) sont immédiatement mises à distance. Le ton est incisif, le registre ironique, voire polémique.
- Dans les deuxième et le troisième paragraphes, Augustin présente, on l'a dit, deux exemples de généraux romains vertueux, dont il montre que leur clémence n'est, au fond, que de façade, ou du moins limitée, les opposant ainsi, dans un renversement surprenant, à la miséricorde des Goths. À nouveau, la vulgate romaine sur ces personnages, telle qu'elle se lit dans les recueils d'*exempla* (comme celui de Valère Maxime), chez les historiens, les orateurs ou les déclamateurs, est mise à distance (*refertur, laudatur*). L'argument *a fortiori* dont il a été question plus haut permet de mettre en cause la brutalité des pratiques de guerre romaines dans leur ensemble, à propos desquelles les candidat·e·s pouvaient réemployer les connaissances issues de leurs cours d'hypokhâgne et de khâgne. Par exemple, l'affirmation selon laquelle Marcus Marcellus interdit de violenter quelque « corps libre » (*corpus liberum*) permet à Augustin de rappeler, en filigrane, que les violences de guerre ont pu s'exercer sur des esclaves au cours des guerres de conquête romaines et oppose aux catégories de la cité romaine (opposition entre citoyens et non-citoyens) l'universalité du message chrétien. De nombreuses observations stylistiques (par exemple le recours à l'anecdote et l'émergence du discours direct pour faire saillir un bon mot de Fabius et souligner sa cruauté, la *uariatio* entre larmes et plaisanteries, etc.) pouvaient étayer l'analyse.
- Le dernier paragraphe confrontait ces *exempla* romains à l'attitude des barbares lors du sac de 410. L'énumération qui ouvrait cet ultime mouvement (l. 26-27) et l'utilisation du terme *clades* suggèrent un recours possible à l'image pathétique de l'*euersio*, le sac de ville dont Quintilien évoquait, dans le texte de version, la puissance évocatrice, et qu'il était intelligent de rapprocher de l'extrait d'Augustin. Mais ce dernier ne bascule jamais dans le pathétique et, en jouant avec cette potentialité, met en valeur le message final : la bonté des Goths, qui ont épargné les habitant·e·s ayant trouvé refuge dans les églises, représente une nouveauté radicale,

que l'on doit attribuer à l'influence de la religion chrétienne sur ces peuples. Cet aspect a plutôt bien été relevé dans les copies, qui ont pu commenter avec profit la construction très oratoire de la dernière phrase.

En guise de conclusion, le jury tient à rappeler que toute connaissance relative au thème inscrit au programme est valorisée tant qu'elle est employée de manière pertinente au service du texte à commenter. *A contrario*, les candidats ne doivent pas hésiter à souligner les aspects topiques et récurrents dans le traitement du thème chez tel auteur, mais aussi les singularités qu'il développe, par rapport aux connaissances qu'ils et elles ont pu acquérir sur le thème au cours des deux années de préparation. Le jury s'attend à ce qu'ils et elles apprécient la valeur littéraire du texte qui est soumis à leur réflexion en sachant repérer les éléments d'analyse (génériques, stylistiques, rhétoriques...) qui permettent de la mettre en évidence. Évidemment, une connaissance solide des auteurs latins constitue une aide en la matière mais elle n'est pas absolument nécessaire. L'attention précise portée au texte latin est en revanche la condition *sine qua non* de la bonne compréhension d'un texte.